

2

Lutter

Je n'en ai pas dormi de la nuit. Une vie sans Bonnot, c'est pas une vie. Je me suis relevé pour l'écrire dans une lettre au président de la République, mais je ne connaissais pas son adresse, alors je l'ai jetée à la poubelle et je me suis endormi. Même les héros, parfois, sont fatigués.

Le lendemain, à l'école, j'ai réuni tous mes copains et je leur ai fait part de ce que Bonnot-Beau m'avait raconté la veille. On faisait tous une tête longue comme ça, et puis on a décidé d'agir. Seulement, on ne savait pas trop comment. Carlos voulait faire sauter le supermarché, mais Maxime lui a répliqué que la dynamite, ça coûtait très cher et qu'on n'en vendait pas aux enfants qui n'étaient pas corses. Nadège a proposé de saupoudrer le rayon « poissonnerie » avec de la mort-aux-rats, mais ce n'était pas une bonne idée non plus, parce que nos parents achètent leur poisson ici et qu'on n'avait pas envie de les voir mourir tout verts avec de la bave aux lèvres. Alors moi, j'ai trouvé un truc génial. Ça M'arrive de temps en temps quand je suis un héros et, ce jour-là, j'en étais un. Pourquoi ? Je n'en sais trop rien. Ce genre de chose, ça vous vient comme une rage de dents.

- Faut faire une manif, comme celles qu'on voit à la télé, on s'enchaîne aux caddies et on refuse de bouger tant qu'il n'y aura pas eu d'accord avec le patronat.

- C'est quoi, le patronat ?

Là, je ne savais pas trop quoi répondre, mais le mot me plaisait.

- Ben, c'est les méchants, quoi. Demain c'est mercredi, on se retrouve tous sur le parking à neuf heures, OK ?

On a voté en levant la main et mon idée a été acceptée à l'unanimité moins une voix, celle de Sammy qui devait aller à l'hôpital se faire enlever son plâtre. Lucas s'est proposé pour fournir le matériel. Son père, c'est « M. Bricolage », la quincaillerie du coin. Nadège, qui dessine bien les lettres, s'est portée volontaire pour faire les pancartes, parce qu'il n'y a pas de vraies manifs sans pancartes. Seulement, on ne savait pas quoi écrire dessus. Fallait trouver un slogan fort, un truc qui tue. On a délibéré pendant longtemps parce qu'on a tous des idées géniales. On a voté et revoté encore. À la fin, on s'est mis d'accord sur : « Laissez-nous nos Bonnot ! »

C'était simple et efficace. On s'est serré la main avec une petite larme au coin des yeux et on a levé le poing en criant à pleins poumons : « Laissez-nous nos Bonnot ! » La sonnerie a tinté, c'était la fin de la récré.

À neuf heures pile, on était tous là. Nadège nous a montré ses pancartes,

vachement bien faites, avec plein de couleurs et un cœur au-dessus du « i » de « laisser ». Seulement Damien lui a fait remarquer que « laisser », ça s'écrivait avec un « z » et pas un « r ». Ils ont commencé à se chamailler, mais il était trop tard, on n'allait pas chipoter pour une lettre.

Lucas a sorti quinze mètres de chaîne de son sac et un cadenas pour chacun de nous. Il nous a attachés aux caddies et, nous vantant la qualité du matériel :

- Acier suédois, cadenas à code, infailible !

Le problème, c'est qu'à la fin, il ne restait plus personne pour l'enchaîner, lui. Ça l'a mis en rogne, il était déchaîné :

- Ouais ! C'est pas juste, c'est ma chaîne, mes cadenas ! . . .

A bout de ressource, il s'est mis à côté de nous et il a fait semblant, mais on voyait bien qu'il était vexé.

Une demi-heure plus tard, les gens ont commencé à arriver devant les caddies et on s'est tous mis à hurler notre slogan. Fallait voir la tête des ménagères, incapables de déboîter leurs chariots !... La révolution, quoi.

Des employés du supermarché sont arrivés en courant. Ils ont essayé de nous dégager, mais le matos de Lucas était d'excellente qualité et, à part lui, on est tous restés accrochés aux caddies. Nous, on hurlait de plus belle : « Laissez-nous nos Bonnot ! » La foule s'est regroupée autour de nous, une vraie marée noire. Finalement, le directeur est arrivé, tout rouge, la cravate de travers.

- Allons, les enfants, qu'est-ce que vous voulez ?

- On veut garder nos Bonnot !

- C'est quoi ça, des Bonnot ?

- C'est nos amis, ceux qui vivent là, en paix sur le terrain que vous voulez acheter pour y mettre vos sales bagnoles !

Le directeur s'est essuyé le front en soufflant comme un vieux ballon de foot crevé. Il nous a fait un discours rempli de mots à rallonge qu'il ne semblait pas bien comprendre lui-même. En gros, il voulait dire qu'on n'arrêtait pas le progrès et que ce monde meilleur qu'il s'échinait, lui, M. Bellot, le directeur du supermarché, à rendre plus beau, plus propre, plus pratique, c'était pour nous et rien que pour nous, car il nous aimait comme ses propres enfants, la preuve, c'est que si on ne déguerpissait pas d'ici au plus vite, il allait appeler la police.

Nadège, dont la mère travaille à la mairie et qui connaît tout sur tout, lui a répondu que, d'abord, il n'avait même pas d'enfants et que notre avenir, on préférait s'en occuper nous-mêmes. C'est là que je me suis mis à hurler :

- Nous sommes ici par la volonté du peuple et nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes !

On avait eu un contrôle d'histoire la semaine précédente et j'avais eu 16 grâce à cette phrase.

M. Bellot a levé les yeux au ciel et battu des bras comme une grosse poule qui n'arrive pas à s'envoler. Autour, les gens commençaient à s'énerver.

Certains étaient pour nous, d'autres pour le directeur, mais la plupart pour eux-mêmes, parce que ce n'est pas tout ça, mais quand est-ce qu'on mange ? Ils ont commencé par s'empoigner par le col ou le chignon, si bien que le directeur a disparu dans son bureau et, au bout de quelques minutes, les flics sont arrivés en crissant des quatre pneus comme dans les séries américaines.

Après avoir dispersé la foule, ils se sont occupés de nous. Ça a pris un temps fou, l'acier suédois était costaud et Lucas ne se souvenait pas du code des cadenas. Ils nous ont fait monter dans le fourgon. Derrière la vitre grillagée, on devait avoir l'air de sacrés terroristes, mais on se sentait fiers, main dans la main, prêts pour la guillotine, sûrs de mourir pour une juste cause. Nadège m'a demandé si ça faisait mal de se faire couper la tête. Je lui ai dit que ça dépendait du bourreau. Il y en avait qui faisaient ça tellement bien que quand on leur demandait : « Alors, ça vient ? », ils répondaient : « Mais c'est fait. » Au commissariat, c'était moins drôle. Nos parents sont venus nous chercher un par un. Lucas a reçu une sacrée baffe de son père.

- Du matériel tout neuf !... Tu sais combien que ça me coûte ?... Tu vas voir ton argent de poche, tintin !

Ça nous a fait marrer parce qu'il avait un Milou brodé sur son sweat-shirt et ça l'a mis encore plus en rogne. Le commissaire, un bon gros aux cheveux poivre et sel à un demi-pas de la retraite, a essayé de calmer le jeu.

Seulement, à ce moment-là, le père de Carlos est entré, poing levé, en traitant tout le monde de fasciste. Son fort accent espagnol, que la colère accentuait, rendait ses propos incompréhensibles. Il a soulevé son fils de terre et l'a serré dans ses bras en le couvrant de baisers. Son visage couvert de pleurs ressemblait à une serpillière mouillée. En sortant, il a encore tendu le poing en criant à tue-tête : « *No pasaràn!* ! » ,

1. « lis ne passeront pas ! » Slogan des républicains espagnols contre les nationalistes franquistes pendant la guerre d'Espagne

Et puis mon père est arrivé. J'étais un peu inquiet, mais lui pas.

Il m'a fait un petit signe de la main en souriant et est allé discuter avec le commissaire.

J'en revenais pas, ils rigolaient tous les deux comme deux bons vieux copains. J'avais un peu honte auprès des miens, je me sentais fils de collabo. Collabo, ça veut dire traître, comme ceux qui pendant la guerre travaillaient, faisaient des affaires avec les nazis.

Mon oncle Lucien en était un, c'est ce qu'on dit en fermant les yeux dans la famille. Mais ça ne se voit plus du tout. Avec tout l'argent qu'il a gagné, il s'est acheté une médaille de la Résistance.

Et puis mon père m'a pris la main et on est sortis. Dehors, il pleuvait, pas beaucoup, comme tous les jours.

- Alors, c'est toi le meneur à ce qu'il paraît ?

- Non, on est tous des chefs.

- Je préfère ça. Si on allait se manger une glace ?

Ça fait drôle de manger une glace avec son père un jour de semaine à onze heures du matin.

Je m'attendais à ce qu'il me dispute pour l'avoir tiré de son boulot, mais non, il semblait amusé.

- Bon, alors, tu me racontes ?

Je lui ai expliqué, les Bonnot, l'extension du supermarché et notre action. À la fin, ça m'a énervé qu'il rigole avec sa main devant sa bouche.

- Excuse-moi. Je vous comprends très bien. À votre âge, j'aurais fait pareil.

Seulement...

- Seulement ?...

- En agissant comme ça, vous risquez de leur faire plus de mal que de bien à vos amis. On va les accuser de troubler l'ordre public.

- Mais c'est pas eux, c'est nous !

- Bien sûr, mais c'est sur eux que ça va retomber.

- Pourquoi ?

- Parce que... Ils sont pauvres et sans défense.

Mon père a baissé les yeux en disant ça. On aurait dit qu'un crapaud lui était sorti de la bouche comme dans les mauvais contes de fées.

- C'est pour ça qu'il faut les aider, non ?

- Certainement, mais pas comme ça.

- Alors, comment ?

- Je ne sais pas. Tu vas être confronté à tellement d'injustices dans ta vie...

- Raison de plus pour commencer maintenant !

Il avait l'air tout chose, mon père, comme un type qui a perdu ses clés, ou plutôt qui ne trouve plus la serrure.

- Allez, maman va s'inquiéter, on rentre. Tâche de te tenir tranquille. Pour chaque problème, il y a une solution. Garçon ! . . .

Toute la journée, j'ai cherché des solutions, mais à chaque fois, il y avait un problème au bout. Alors, le soir, je me suis endormi, parce que c'était la seule solution sans problème.